



# FÜSSLI, MORALISTE TOURMENTÉ

## *Füssli, entre rêve et fantastique*

Musée Jacquemart-André, Paris. Du 16 septembre 2022 au 23 janvier 2023  
Commissariat : Christopher Baker, Andreas Beyer et Pierre Curie

Fils de peintre, chef d'école non affilié, rousseauiste angoissé ou académicien honoré, Johann Heinrich Füssli bâtit une œuvre sans doute toujours mal comprise qui, même entortillée dans la psychanalyse, n'en exerce pas moins la séduction simple de l'étrange.

**PAR VINCENT QUÉAU**

Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Zürich, chez les Füssli, la peinture s'affirme comme une affaire de famille : six enfants y taquinent les pinceaux, à l'exemple de leur père, Johann Caspar l'Aîné, adepte de Raphaël Mengs pour l'art du portrait et dont le volet théorique, dans la perspective de Winkelmann, ouvre les pays de langue allemande à la nouvelle esthétique néoclassique. Alors on se prend à imaginer une scène à la Liotard, cousue du charme helvétique d'une famille portant le travail à un haut point d'austérité quand, en 1759, survient le drame, la mort de la mère. Johann a alors à peine dix-huit ans et, sans doute pour répondre au désir d'un père impérieux, suit des études théologiques auprès de Johann Jakob Bodmer et Johann Jacob Breitlinger, deux érudits qui firent du Collegium Carolinum le centre de la vie intellectuelle germanophone des temps. Ordonné pasteur en 1761, il connaîtra ses pre-

miers succès lors de prêches mêlant l'exégèse à l'esprit des Lumières, mais ses années de formation l'initient surtout à la littérature : Homère, Dante, Shakespeare, Milton, les Nibelungen... Il y puisera toute son œuvre. Lié avec Lavater, pas encore physiognomoniste, et Felix Hess, un condisciple, tous trois provoquent leur exil en attaquant un officier de la municipalité corrompu. Pour Füssli, après quelques pérégrinations en Allemagne, ce sera finalement Londres où il se fixe en 1764. Là commence l'histoire du peintre par une lente maturation qui le voit d'abord fréquenter les milieux théâtraux : Covent Garden, Dury Lane... Publiant deux écrits à saveur esthétique puis exerçant comme précepteur lors d'un Grand Tour en 1766-67 qui le mène jusqu'à Lyon, il rencontre en France Rousseau et Hume puis, une fois rentré en Grande-Bretagne, Sir Joshua Reynolds qui l'encourage à perfectionner sa manière à Rome. Il réside ainsi huit ans en Italie et y devient vite le chef de file d'une société d'expatriés héroïquement régénérés dans les débris de la Rome antique, John Romney ou Abraham Abildgaard en tête. En route vers le Nord, il s'arrête dans sa ville natale, le temps de composer une première œuvre majeure, le *Serment de Grütli* (1780), souvenir mythique de la fondation de la Suisse en 1307 et qui, déjà, comprend tout son œuvre : canons maniéristes des figures, fonds nocturnes et indéfinis, corrégiens plus que caravagesques, iconographie savante à saveur mythologique et fantastique, tension des formes, touche librement délayée... Et effectivement, s'il y a recherche, elle se trouve davantage

Johann Heinrich Füssli.  
*La Mort de Didon*.  
1781, huile sur toile, 244,3 x 183,4 cm.  
Yale Center for British Art, Paul Mellon Collection, New Haven.





Johann Heinrich Füssli.  
*Le Songe du berger.*  
 1793, huile sur toile, 154,3 x 215, 3 cm.  
 Tate Britain, Londres.

dans le sujet, son traitement comme moment de tension entre les personnages qui l'animent, que dans une quête purement stylistique. Car, ce style, trouvé précocement, n'évoluera guère.

## Un succès sulfureux

*Le Cauchemar* sera son premier succès, au salon annuel de la Royal Academy en 1782. Son histoire débute déjà à Zürich par le mariage que rate Füssli avec Anna Landoldt vom Rech pour flirter avec Magdalena Schweize-Hess, nièce de Lavater et femme mariée. Le père de l'accordée se rétracte, Füssli fuit cacher son chagrin dans les brumes londoniennes. Il compose alors

Johann Heinrich Füssli.  
*Le Cauchemar.*  
 Après 1782, huile sur toile, 31,5 x 23 cm.  
 The Frances Lehman Loeb, Art Center, Vassar College,  
 Poughkeepsie, New York.

ce second chef-d'œuvre : dans une chambre à coucher, une vierge sculpturale chavire au bord de son lit dans un spasme qu'explique le titre, tandis qu'un incube reposant sur son ventre, l'air mauvais, semble naître de son sexe et qu'un cheval infernal, les yeux à fleur de crâne, les naseaux frémissant, passe un col inquietant hors d'une tenture. L'économie de couleurs réside dans un somptueux accord de rouges et de bruns safranés tandis que les plis évoquent des entrebâillements propices. La toile rencontre un succès immédiat par cet érotisme à peine couvert de l'alibi fantastique qui flatte cette société des Lumières qui, après avoir défroqué Dieu lui-même, s'en retourne, dans son désœuvrement, à des croyances diverses. Car cette seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, en Angleterre tout particulièrement, voit fleurir sociétés secrètes et ordres sataniques où l'on invoque le spiritisme en renforçant la vivacité des traditions folkloriques villageoises. Et il faut bien comprendre que cette attirance pour l'occultisme procède de la déchristianisation des élites européennes et marche de pair avec l'invention de ce folklore – qui engendrera bientôt la collecte des frères Grimm ou l'Académie celtique. Et Füssli,



toute sa carrière, tout en revenant à plusieurs reprises sur ce sujet du cauchemar, puisera allègrement dans ce répertoire de légendes et du fantastique d'âges préromains ouverts à tout autre paganisme.

## La haine entre les sexes

Après cette déflagration du *Cauchemar* dont il reprendra la composition tout au long de sa carrière, Füssli est lancé dans le monde artistique anglais qu'il anime par son enseignement à la Royal Academy à partir de 1801 ou la publication de ses *Conférences sur la peinture*. Cependant, dès 1786, John Boyden, lord-maire et éditeur, l'invite à participer à la *Shakespeare Gallery*, soit l'illustration par les peintres du temps les plus fameux de l'œuvre du plus grand auteur

Johann Heinrich Füssli. *Béatrice, Héro et Ursule*.  
1789, huile sur toile, 222 x 159 cm.  
Gemäldegalerie Alte Meister,  
Staatliche Kunstsammlungen, Dresde.

britannique. Füssli retrouve dans la dramaturgie shakespearienne matière à multiplier les scènes horribles et terrifiantes, *Lady Macbeth* prise de folie par remords, *Sorcières de Laponie* aux accents rubéniens, assassinats, apparitions, rondes et sabbat, incantations... Après cette consécration, le peintre se pique de pareille entreprise et invente sa propre *Gallery* donnant à voir la poésie de Milton. Fi des Titania, Béatrice et autres Cordelia, place à Lycidas, à la fée Mab, à Satan, magnifié sous les traits héroïques du désenchantement de l'homme. Il s'adonne encore à puiser ses thématiques dans l'Antiquité des mythes homériques ou virgiliens, avec la même compulsion à en exhumer un pathétique sombre et outré, Didon agonise, *Le Sommeil et le Trépas emportent Sarpédon*, *Les Érynies veillent le corps d'Ériphyle*, les trois Parques tranchent. Il s'inspire aussi de la *Divine Comédie* ou de la saga des Nibelungen (*Thor luttant contre le serpent de Midgard*, 1790) d'où il exhume encore toute une cohorte de fées, d'enchanteresses et de créatures lascives et sadiques qu'il campe



en autant de figures d'académie, un peu raides de facture sans doute, mais toujours surprises dans le plus grand abandon. Car Füssli nourrit une relation tout à fait singulière à la Femme, et à sa femme tout particulièrement... Il finit ainsi, à cinquante-cinq ans, par épouser une jeunesse, Sophia Rawlins – toute sex-appeal et possédant sans doute parfaitement son vieil amant par un manège qui se ressent dans son œuvre, tandis que choisie comme modèle, elle passe de déesse des grâces capillaires à virago échevelée. Et si cette dernière se prête au jeu de la muse, aidant notre Füssli-fétichiste par une chevelure-offrande dont il pourra croquer les boucles mutines en d'innombrables dessins à mi-chemin entre le fantasme et la mode, elle n'en finit pas moins Gorgone pétrifiante.

Adulé de son vivant, faisant office de découvreur de la peinture d'histoire outre-Manche, il tombera dans l'oubli tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle avant que les surréalistes ne le relisent à la lueur de leur grille analytique freudienne. Et même ainsi propulsé génie visionnaire, Füssli

n'en demeure pas moins un grand coloriste qui sait fondre ses gris colorés un peu diaphanes, légèrement poudrés, couleur pastel, dans des ténèbres brunâtres et vaporeuses, comme une méditation de Rembrandt moins grandiose et infusée par la survivance des colorama des Boucher ou Fragonard, baignés de lumières surnaturelles, jaune de Naples (*La Vision de saint Jean*). Il excelle encore dans des dessins, qui entraîneront ses premiers succès, comme il prend bien soin de faire diffuser ses compositions les plus éminentes par la gravure, où les lavis creusent l'espace de feuilles scarifiées d'un trait énergique et résolu, ébouriffant d'un maniérisme élégant qui laisse revivre Michel-Ange et Pontormo. Une exposition essentielle quoique succincte qui offre au visiteur d'admirer un artiste bien rare dans nos musées. ■

Johann Heinrich Füssli.  
*Lady Macbeth saisissant les poignards.*  
 1812, huile sur toile, 101,6 x 127 cm.  
 Tate Britain, Londres.